

## **HEURS ET MALHEURS DE GILBERTO FREYRE EN GUINÉE PORTUGAISE ET AU CAP-VERT**

L'écrivain brésilien a eu une longue vie (1900-1987) et son activité connut donc de nombreuses facettes.

Nous privilégierons dans cette existence un moment peu connu : ses impressions de voyage dans deux colonies portugaises, la Guinée et le Cap-Vert pendant l'été 1951. Gilberto Freyre avait été invité par le gouvernement portugais à visiter le Portugal, l'Afrique, l'Inde. Le voyage officiel dura d'août 1951 à janvier 1952. Sauf la traversée du Sénégal et une étape à Bombay, l'intégralité de son voyage se déroula à travers l'espace portugais.

### **Gilberto Freyre un homme multiple**

Depuis une vingtaine d'années, Gilberto Freyre avait acquis une stature internationale, devenant peu à peu un personnage officiel, une sorte de figure emblématique de son pays, un peu comme Jorge Amado de nos jours. Le Brésil n'en comptait pas d'autre. Ni Lins do Rego, ni Graciliano Ramos, ni Manuel Bandeira, ni Carlos Drummond de Andrade ne pouvaient jouer ce rôle. Il y avait dans cet homme du Nordeste plusieurs personnages. C'était un maître, un pape, un maître à penser, un exemple. Il est vrai qu'avec *Casa grande e senzala* (1933) il avait réinséré les Noirs, les Africains, les anciens esclaves dans la société patriarcale du Brésil. Vingt ans plus tard il allait créer le lusotropicalisme – on y reviendra –, mais insistons sur l'aspect médiatique du personnage. Au Brésil et hors du Brésil – sa formation était américaine – il recevait, écrivait et se déplaçait. J'ai envie de dire : il bénissait. Ses écrits nombreux et riches, ses apparitions variées étaient des oracles. Il était bel homme, avec des moustaches évoquant le XIX<sup>e</sup> siècle. Dans le Brésil moderniste – ce qui voulait dire aussi régionaliste – il était provincial, la voix de l'authenticité, il avait mis un terme à la dichotomie Rio/São Paulo. Déjà il aimait les honneurs, collectionnait les doctorats *honoris causa*, prononçait des conférences, recevait dans son beau manoir, perdu à Santo Antônio de Apipucos.

Jeune chercheur à la conquête du Brésil en 1960, j'ai eu l'honneur et la joie d'être reçu par le maître. J'étais sur la piste de Machado de Assis et l'on m'accorda un entretien détendu durant une bonne partie de l'après-midi dans la résidence fraîche et agréable des alentours de Recife. Je repartis avec sous le bras les deux volumes des mémoires de l'ingénieur Vauthier, édition numérotée sur papier spécial ornée d'une dédicace très encourageante pour le gamin que j'étais. Qu'était-il alors exactement? Il me paraissait – déjà, oserai-je dire – plus un écrivain qu'un sociologue ou un homme de science tant la cadence de sa prose incantatoire, poétique, souvent inspirée, m'enchantait. Je m'interrogeais. Était-il écrivain-sociologue ou sociologue-écrivain? Beau sujet de dissertation. Mais on peut dissocier l'œuvre du personnage. Gilberto Freyre était cordial, impressionnant aussi, avec une personnalité assez rare, attentif à son image. Il se savait apprécié, admiré, reconnu mais selon lui de manière insuffisante, trop parcellaire.

J'ignorais alors cette sorte de faux qu'il avait fabriqué pour marquer l'antériorité du Nordeste dans le modernisme. Ce fut de sa part un pas de clerc car on découvre toujours tôt ou tard le plagiat et le faussaire. Le manifeste antidaté en 1926 n'a jamais existé sous cette forme. Le pot aux roses a été découvert par un autre Gilberto, Mendonça Teles<sup>1</sup>.

Dans cet ouvrage on trouve, publiés, commentés, les manifestes du modernisme brésilien. À commencer par les conférences de Graça Aranha et de Menotti del Picchia en 1922 à São Paulo jusqu'aux derniers manifestes en 1952. Or le texte de 1926, le vrai, le Manifeste de Recife, est un texte bref d'une petite page, un programme sans grand relief et d'un intérêt limité. Il a été retrouvé par Joaquim Inojosa et republié par lui en 1968 dans la somme en trois volumes consacrée au *Movimento modernista em Pernambuco*.

Où le bât blesse est que le manifeste daté de 1926 signé par Gilberto Freyre a paru au Brésil dans une publication officielle de ministère de l'Éducation nationale en 1952-53. C'est un texte d'une autre ampleur, un vrai manifeste en vingt et un paragraphes et chapitres, une marqueterie reconstruite, un trompe-l'œil pour marquer l'antériorité de Recife sur les autres manifestes et mouvements régionalistes plus méridionaux. La supercherie de Gilberto Freyre ayant été découverte, son image en a pâti.

Mais remercions l'écrivain d'avoir réintégré – au moins en partie – dans la communauté nationale les Afro-Brésiliens. Au XIX<sup>e</sup> siècle, avec *Iracema* – par exemple – et les romans indianistes, c'étaient les Indiens que l'on avait replacés – au moins sur le plan mythique – dans l'itinéraire brésilien. Ce faisant, d'ailleurs, on avait gommé dans l'histoire du Brésil devenue presque idyllique la plupart des conflits, sortes d'expéditions coloniales, qui ponctuent l'histoire du pays sous l'Empire et sous la République. Des Quilombos, de Frei Caneca à Antônio Conselheiro.

Si l'on considère Gilberto Freyre comme un écrivain, romancier ou poète, ce regard est plus facile. Sorte de roman à thèse qui joue sur l'ambiguïté et qui a pour fin d'emporter l'adhésion. Notre littérateur a convaincu le Brésil – coup de maître – sous un manteau scientifique que l'histoire du pays avait été calme, pacifique, intégrant le patrimoine africain – sauf la musique qui attendra ces dernières années – sans qu'il devienne

1. G. Mendonça TELES, *Vanguarda europeia e modernismo brasileiro*, Vozes, 1976 (3e éd.). Cet ouvrage a connu de nombreuses rééditions.

trop dérangeant. Cette campagne de pacification, avec une stratégie subtile, Nina Rodrigues avec ses *Africanos no Brasil* l'avait initiée au même moment (1932). L'afro-brésilianisme, forme et termes nationaux, intègre le Noir à la patrie, au patrimoine. Le lusotropicalisme obéit au même processus : l'affirmation de la supériorité (brésilienne?) de l'espace tropical sur les régions tempérées (fades) de l'Occident, l'épanouissement au soleil des qualités antérieures qui vont trouver au Brésil – et ensuite par une sorte de subtile capillarité en Afrique – une identité plus solide, dans le cadre hiérarchisé de la société patriarcale, christianisée, modérément métissée – modérément, sans remettre en cause l'organisation sociale et sans y prendre le pouvoir. Si nous partons de ces principes, il est plus facile d'entendre le message de l'écrivain brésilien – je dis bien l'écrivain – quand il va visiter l'Afrique et notamment l'espace luso-tropical guinéen et capverdien.

### En Guinée portugaise

Nous passerons rapidement sur les douze jours passés en Guinée. Gilberto Freyre a laissé sa famille à Lisbonne. Il arrive par bateau à Dakar et, après avoir traversé le Sénégal, vu rapidement Ziguinchor, passe la frontière à São Domingos le 4 octobre. Teixeira da Mota l'accueille et il ne le quittera pas d'une semelle jusqu'à son départ vers Santiago le 16 du même mois.

Le récit du voyage a été effectué par Gilberto Freyre et publié dans *Aventura e Rotina*<sup>2</sup> avec des commentaires nationalistes sur la supériorité des Brésiliens et du Brésil. Nous avons utilisé aussi comme source *Ecos da Guiné*<sup>3</sup>. Ce ne sont que fêtes, banquets, réceptions, cérémonies officiels, discours ampoulés. Bref un voyage qui a un double caractère : officiel et touristique. *Ecos da Guiné* nous permet de lire des extraits, les « bonnes pages », des allocutions qui sont particulièrement fades et indigestes. En douze jours on fait le tour du pays ce qui permet – théoriquement – de le bien connaître (36 000 km<sup>2</sup>, la Bretagne). Périple classique : Mansoa, Bissorã, Bafatá, Bissau. L'itinéraire est plus terrestre que maritime. Les îles ne sont pas de la fête. Ce n'est – on l'a compris – ni une campagne de recherche, ni une mission. Pas même le goût et le plaisir de découvrir. Gilberto Freyre ne va pas sur le terrain, lui le sociologue – c'est ainsi qu'on le présente –, l'ethnologue. Tout relève de l'anecdote et si le pays permet ce terme, académique. Aucune recherche, aucune curiosité. Les indigènes choisis sont triés sur le volet. Les danses et les spectacles auxquels on assiste sont organisés par l'autorité de tutelle alors qu'ils sont liés à des pratiques rituelles ou religieuses. L'authenticité, qui reste encore si large, si profonde dans la Guinée-Bissau d'aujourd'hui ne franchit pas la porte de la *tabanca*. Tout est bien qui finit bien. Gilberto Freyre quitte la Guinée portugaise certain et satisfait de l'avoir comprise. *Veni, vidi, vici*, aurait-il pu dire comme César. Voilà un beau voyage, élégant, confortable dans un pays peuplé d'indigènes bien rangés, diversifiés, normalement malades et bien soignés, normalement religieux dans une Afrique profonde, sans problèmes et sans intellectuels. Il n'y eut aucun écho dans le pays, aucune force locale en mesure de réagir. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

2. G. FREYRE, *Aventura e rotina*, Lisbonne, *Livros do Brasil*, 1958.

3. *Ecos da Guiné*, Bolama, 1951.

### Au Cap-Vert

Il n'en sera pas de même au Cap-Vert. Il y avait – il y a – dans l'archipel un passé, un avenir, des écrivains, des intellectuels, des publications, une identité locale, régionale, insulaire, archipelagique, nationale. À cela s'ajoutait une admiration profonde ancienne pour le grand pays voisin, une sorte de grand frère.

Le Brésil était pour le Cap-Vert une alternative au Portugal, comme la France avait été pour le Brésil, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, une alternative au Portugal. Localement les conditions étaient réunies pour que ce voyage se transforme en triomphe.

Quels grains de sable, quelles erreurs sont venus bloquer cet élan, transformer l'attente d'une sorte de messie en échec cruellement ressenti et qui fut exprimé à la radio par Baltazar Lopes?

D'abord la brièveté du voyage. Son caractère officiel, cérémonieux. L'écrivain brésilien rencontra davantage les autorités officielles – portugaises comme cela allait de soi – que l'intelligentsia locale, les écrivains.

Par là même, ce voyage fut dès l'origine protocolaire et touristique alors que – deuxième source de malentendu – on attendait du maître brésilien un regard de l'homme de science sur la société capverdienne, son organisation, sa vie quotidienne, ses spécificités, ses différences notamment par rapport au Brésil et surtout au Nordeste lointain dans l'espace mais proche par le cœur et mille affinités géographiques, climatiques, culturelles. Les écrivains connus du Brésil étaient presque exclusivement du Nordeste ou du Nord : Lins do Rego, Jorge Amado, Amando Fontes, Manuel Bandeira, Jorge de Lima.

### Trois jours, trois îles, trente erreurs

Comment en trois jours embrasser la complexité insulaire, en privilégiant, en outre, Santiago par rapport à São Vicente et en ignorant totalement – nous citons par ordre alphabétique – Boa Vista, Brava, Fogo, Maio, Santo Antão, São Nicolau.

Le premier affront fut lié à des absences, des oublis. On peut mesurer l'attente en citant un poème de Jorge Barbosa écrit pour cette occasion et publié dans la revue *Cabo Verde* juste avant l'arrivée de Gilberto Freyre.

*Você, Brasil*

*Eu gosto de Você, Brasil,  
porque Você é parecido com a minha terra.  
Eu bem sei que Você é um mundão  
e que a minha terra são  
dez ilhas perdidas no Atlântico,  
sem nenhuma importância no mapa,  
Eu já ouvi falar das suas cidades :  
a Maravilhosa do Rio de Janeiro,  
São Paulo dinâmico, Pernambuco, Baía de Todos-os-Santos,  
ao passo que as daqui  
não passam de três pequenas cidades.  
Eu sei tudo isso perfeitamente bem,  
mas Você é parecido com a minha terra.*

*É o seu povo que se parece com o meu,  
que todos eles vieram de escravos  
com o cruzamento depois de lusitanos e estrangeiros.  
É o seu falar português que se parece com o nosso falar,  
ambos cheios de um sotaque vagaroso,  
de sílabas pisadas na ponta da língua,  
de alongamentos timbrados nos lábios  
e de expressões terníssimas e desconcertantes.  
É a alma da nossa gente humilde que reflecte  
a alma da sua gente simples,  
ambas cristãs e supersticiosas,  
sentindo ainda saudades antigas  
dos sertões africanos,  
compreendendo uma poesia natural,  
que ninguém lhes disse,  
e sabendo uma filosofia sem erudição,  
que ninguém lhes ensinou.*

*O gosto dos seus sambas, Brasil, das suas batucadas,  
dos seus cataretés, das suas toadas de negros,  
caiu também no gosto na gente de cá,  
que os canta e dança e sente,  
com o mesmo entusiasmo  
e com o mesmo desalento também...  
As nossas mornas, as nossas polcas, os nossos cantares,  
fazem lembrar as suas músicas,  
com igual simplicidade e igual emoção.*

*Você, Brasil, é parecido com a minha terra.  
As secas do Ceará são as nossas estiagens,  
com a mesma intensidade de dramas e renúncias.  
Mas há no entanto uma diferença :  
é que os seus retirantes  
têm léguas sem conta para fugir dos flagelos,  
ao passo que aqui nem chega a haver os que fogem  
porque seria para se afogarem no mar...*

*Nós também temos a nossa cachaça,  
o grog de cana que é bebida rija.  
Temos também os nossos tocadores de violão  
e sem eles não havia bailes de jeito.  
Conhecem na perfeição todos os tons  
e causam sucesso nas serenatas,  
feitas de propósito para despertar as moças  
que ficam na cama a dormir nas noites de lua-cheia.  
Temos também o nosso café da ilha do Fogo  
que é pena ser pouco,  
mas – Você não fica zangado –  
é melhor do que o seu.*

*Eu gosto de Você, Brasil.  
Você é parecido com a minha terra.  
O que é é que lá tudo é à grande  
e tudo aqui é em ponto mais pequeno...*

*Eu desejava ir fazer-lhe uma visita  
mas isso é coisa impossível.  
Eu gostava de ver de perto as coisa espantosas que todos me contam de Você,  
de assistir aos sambas nos Morros,  
de estar nessas cidadezinhas do interior  
que Ribeiro Couto descobriu num dia de muita ternura,  
de me deixar arrastar na onda da Praça Onze  
na terça-feira do carnaval.  
Eu gostava de ver de perto um luar no Sertão,  
de apertar a cintura de uma cabocla – Você deixa? –  
e rolar com ela num maxixe requebrado.  
Eu gostava enfim de o conhecer mais de perto  
e Você veria como é que eu sou um bom camarada.*

*Havia então de botar uma fala  
ao poeta Manuel Bandeira,  
de fazer uma consulta ao Dr. Jorge de Lima  
para ver como é que a Poesia receitava  
este meu figado tropical bastante cansado.  
Havia de falar como Você,  
com um i no si  
– « si faz favor » –,  
de trocar sempre os pronomes para antes dos verbos  
– « mi dá um cigarro! » –*

*Mas tudo isso são coisas impossíveis, – Você sabe?  
Impossíveis<sup>4</sup>.*

*Santa Maria, Ilha do Sal (Cabo Verde).  
Jorge BARBOSA*

On aurait pu pardonner à Gilberto Freyre de s'être laissé manipuler par les autorités portugaises, organisatrices du voyage. On pardonne le silence, la discrétion. Mais Gilberto Freyre parla. Ce fut alors la tempête, une vraie *lestada* après le passage de laquelle il ne resta que des décombres. L'espace nous manque pour établir un inventaire, même incomplet. Ce fut un chapelet de gaffes, une cécité permanente.

Avant de relater la contre-attaque, en tauromachie une mise à mort, il y eut six émissions de Baltazar Lopes à Radio Barlavento en 1956, suivies d'une publication<sup>5</sup>.

Première constatation. Le Cap-Vert c'est très bien, c'est le Brésil... en petit. Voici le sociologue, faux-frère qui parle du petit frère.

Ensuite, le Cap-Vert n'a pas vraiment d'identité propre, ni d'originalité dans le domaine de la vie quotidienne, de la nourriture, de la gastronomie. Sans doute a-t-on servi au maître brésilien de l'excellente cuisine portugaise, mais quel manque de tact... : « *Nem conheci nenhum prato regional que me parecesse uma daquelas contribuições para o bem-estar da humanidade* »<sup>6</sup>.

4. J. BARBOSA, *Cabo Verde*, 21, 1<sup>er</sup> juin 1951.

5. B. LOPES, *Cabo Verde visto por Gilberto Freyre*, Praia, 1956.

6. G. FREYRE, *op. cit.*, p. 252.

Dans la poésie il en va de même. L'écrivain est *desapontado* :

« Apesar de tudo, achei-a [a poesia] confundida com a poesia brasileira. Não me pareceu bem típica, apesar de ser boa, sem dúvida. Mesmo a de Jorge Barbosa, o mais representativo. Claro, os poetas de Cabo Verde devem aproveitar a lição de poetas brasileiros, mas procurar uma poesia específica »<sup>7</sup>.

Sans commentaire. Dans *Aventura e Rotina*, il avait précisé : les poètes *repetem*.

Les autres affirmations, toujours péremptoires, réunies dans ce même volume reprennent la déclaration ou la pensée de l'écrivain. D'une manière générale elles sont négatives. Le Cap-Vert est une terre à problèmes. Il explique : « *Não há futuro em Cabo Verde* ».

Le Cap-Vert – dont on sait déjà que c'est le Brésil en miniature – est comparé aux Antilles, c'est une terre *afro-portuguesa*. Un des résultats de *Claridade* que Gilberto Freyre paraît ignorer avait été de mettre en valeur l'originalité du Cap-Vert, et les *claridosos* avaient montré que l'un des traits essentiels était cette distance particulière prise avec l'Afrique. Pour lui, au contraire : « *Das suas origens africanas, o caboverdiano já perdeu talvez o melhor* ». Nier l'identité propre du Cap-Vert fut une autre bévue de Gilberto Freyre : « *Surpreende-me nos caboverdianos a pobreza de um regionalismo* »<sup>8</sup>.

Il faudrait citer toutes ces pages. Rien au Cap-Vert ne trouve grâce aux yeux du Brésilien.

L'estocade finale fut sur les problèmes linguistiques. Le voyageur admire ceux qui au Cap-Vert parlent portugais même avec une pointe d'accent « tropical ». Gilberto Freyre, lui-même, parlait un portugais sans l'un ou l'autre des accents dits brésiliens. Sur le créole, pierre de touche de l'identité capverdienne, n'affirme-t-il pas : « *Repugna-me o dialecto caboverdiano* »<sup>9</sup>.

Ainsi, trois jours, trois îles (à Sal, quelques heures, avant de reprendre un avion italien<sup>10</sup> pour Lisbonne) mais une trentaine de jugements à l'emporte-pièce, qui vont laisser pour longtemps des blessures. Gilberto Freyre est poète à sa manière, mais ce maître à penser est persuadé de la supériorité de son pays, de la sienne propre, supériorité universelle et dans tous les domaines. Cette supériorité – voyage de Cabral à l'envers – s'exerce aussi à l'encontre du Portugal et des Portugais. Le nationalisme de notre Brésilien est aussi inconscient que touchant<sup>11</sup>.

### La réplique du Cap-Vert

Après la visite du Cap-Vert, Gilberto Freyre eut des contacts avec les autres colonies portugaises : Angola, Mozambique, Inde. Ni l'île du Prince, ni Timor ne furent inclus. Mais, hormis le Cap-Vert, il n'y eut pas de

7. *Cabo Verde*, 36, 1<sup>er</sup> sept. 1952, dans l'interview de Manuel Ferreira, qui était militaire à Goa où il avait interrogé Gilberto Freyre.

8. G. FREYRE, *op. cit.*, p. 252.

9. *Ibid.*, p. 248.

10. L'Italie avait ouvert avant la guerre l'aéroport avec dit-on, l'intention de transformer ce terrain en espace militaire. De même les sous-marins allemands fréquentaient beaucoup l'archipel du Cap-Vert.

11. Ainsi, constatant que la malaria est moins surmontée en Guinée qu'au Brésil, il pense qu'il faudrait faire venir un médecin brésilien. Non qu'il n'y ait pas de bons médecins au Portugal, « *Mas a experiência brasileira, neste particular – o combate à malaria – parece ter avançado mais que a portuguesa* ». FREYRE, *op. cit.*, pp. 226-227.

dialogue. Le texte important fut l'intervention de Baltazar Lopes, tardive certes (1956) mais liée à la mise en service de Radio Barlavento. Auparavant, dans *Cabo Verde*, on avait adjectivé la visite du Brésilien : « *viajante apressado* », « *curta demora* », « *escassas horas* », « *não prolongada estadia* », « *contacto tão fugaz* » et l'attente d'une « *visita de morada* ». Caprice de la nature, il pleuvait quand Gilberto Freyre arriva. Il arriva très tard. Une pluie à la manière du Cap-Vert qui durant une journée entière abrégéa encore le séjour. À moins que, signe du ciel – on pense à Machado de Assis et à Brás Cubas – ce ne soit une manifestation de la nature devant l'événement.

Pour masquer la situation, il faut comparer et opposer, dans le numéro de novembre de *Cabo Verde*, les poèmes effusifs de Jorge Barbosa (un autre), celui de Guilherme Rocheteau, et le message de l'invité rappelant que Brésiliens et Capverdiens étaient des descendants de Portugais. Faute de temps l'écrivain brésilien n'avait pas pu répondre à un long questionnaire. Il promit d'y répondre par écrit. Ou la promesse ne fut jamais tenue ou la publication de la réponse fut jugée inopportune. On verra que B. Lopes, courtoisement, ne ménagea pas ses critiques aux écrits de G. Freyre, mais celui-ci, passant près du Cap-Vert – par avion ou par bateau – envoie le 31 mars 1957 un message d'amitié, disons classique, comme si de rien n'était<sup>12</sup>.

La venue de l'écrivain brésilien et ses écrits furent utiles par le choc qu'ils provoquèrent au Cap-Vert. En fait Baltazar Lopes va écrire ce que le sociologue brésilien aurait dû remarquer. L'élève va dépasser le maître. Il va s'ensuivre une sorte de théorie de l'identité du Cap-Vert. L'auteur de *Chiquinho* va aller au-delà de certaines hypothèses exposées dans son roman publié en 1947 mais conçu avec *Claridade* dans la décennie précédente. « *Sintonizar Cabo Verde com o mundo* », écrivait-il. Les remarques vont porter sur une double constatation qui fonde une nation, même si elle est dispersée, éparpillée. C'est la constatation de l'unité dans la pluralité ou la diversité (*unidade, pluralidade*), avec comme corollaire la *diluição* qui implique que tout est dilué, filtré, réélaboré, reconstruit. Je glose *diluição* pour marquer que le Cap-Vert n'est ni l'Afrique, ni le Portugal ni l'Europe, et encore moins un monde afro-portugais. D'ailleurs la notion d'Afrique, d'africanité est particulièrement floue et, pour qui connaît le Cap-Vert, on voit facilement que l'archipel est le résultat d'une construction, d'une élaboration. Le pays marque sa différence qui signe une indiscutable originalité alors que Gilberto Freyre, selon Baltazar Lopes, cherchait l'exotisme, le pittoresque, l'Afrique.

L'écrivain insulaire établit des caractéristiques fondées sur la durée : « *Cinco séculos da nossa vida* », l'existence d'une continuité, d'une permanence – le créole en est une manifestation essentielle –, on y reviendra. Cette communauté de vie, d'intérêts, les Africains comme les Portugais y sont étrangers. Cette communauté est pourtant un élément fondateur, incontournable. Le Cap-Vert n'est pas une couleur (entendez l'Afrique), ni un mélange, ni un métissage ni encore moins de l'europanité *salpicada*. Pour n'avoir pas vu ce qu'était l'authenticité du Cap-Vert, exprimée pour la première fois par *Claridade*, le sociologue brésilien est passé à côté de l'essentiel.

12. *Cabo Verde*, avril 1957.

D'où la phrase malheureuse sur la répugnance que le créole inspire au sud-Américain. Au Portugal, au nom d'une certaine conception de la langue, on a eu la même attitude. Alors qu'il n'y a pas d'opposition entre le créole et le portugais<sup>13</sup>. Ce sont deux mondes différents qui coexistent. Baltazar donne un exemple :

« Esta atitude de nobilitação acompanhada de defesa é sem dúvida sintoma de vitalidade e de viabilidade do crioulo dentro do quadro dos valores regionais de Cabo Verde. É significativo que esta atitude seja generalizada, mais acentuada em alguns sectores sociais do que noutros, mas nítida em todo o caso. Em artigo publicado há anos num dos números da revista « Claridade », eu referia-me em especial ao crioulo urbano, polido, de que se serviam as senhoras a quem na minha infância ouvi contar as peripécias dos romances que liam nos folhetins dos roda-pés dos jornais ou em volumes. Em qualquer camada da sociedade das ilhas, o fenómeno é observável.

« Parece-me que este apego ao crioulo, mesmo de pessoas que podem perfeitamente exprimir-se sempre em português, apego acompanhado, por outro lado, da vontade de enriquecimento, é uma das contribuições mais significativas para o carácter regional das ilhas. Ele torna claro um impulso de criação de um estilo diferenciado mas não diferente, com um colorido, umas vezes mais vivo, outras vezes mais atenuado, mas não exótico; se me não engano, o tipo ótimo de integração do regional no nacional »<sup>14</sup>.

Il y a un système bilingue (non diglossique) avec deux langues, deux systèmes utilisés avec des fonctions différentes. La fourchette ne s'oppose pas au couteau. Les politiques – et parfois les linguistes – ont souvent une fringale de normalisation. Le Cap-Vert a connu ce travers sous le PAIGC (Partido africano da independência da Guiné e Cabo Verde) qui a voulu imposer (par la loi du nombre) la variante de Santiago.

Et dans sa diatribe contre le créole, le sociologue brésilien a confondu la limitation géographique de l'espace lusophone, la difficulté de la créolographie, le nombre limité des locuteurs, utilisateurs ou consommateurs qui sont des données numériques, avec une prétendue infirmité ou incapacité du créole à être un « idioma literário »<sup>15</sup>.

Somme toute, le voyage de Gilberto Freyre aura été utile : comme repoussoir et comme incitation à mieux définir l'identité du Cap-Vert. Dans aucune des autres colonies il n'y aura d'étincelles. Gilberto Freyre qui ne connaissait directement ni l'Afrique, ni l'Inde, ni l'Asie n'a pas su se libérer de ses œillères, des *a priori*. Les idées préconçues ont pris le pas sur le regard candide, sur les yeux neufs qu'il eût fallu essayer de poser en découvrant un pays. Il n'a cherché qu'à vérifier et valider une théorie faisant ainsi du Cap-Vert une occasion perdue.

Mars 1997

**Jean-Michel MASSA**  
Université Rennes 2

13. Nous laissons de côté un autre débat celui du créole, ou des créoles.

14. B. LOPES, *op. cit.*

15. FREYRE, *op. cit.*, p. 42.